

Prendre la grippe comme on prend les eaux : variations caricaturales sur un *mal à la mode* entre 1830 et 1848

[...] il est bien de se donner de petits airs grippés, c'est une mode de printemps, comme des gilets fond blanc et les toilettes tendres, et nous ne serions point surpris de voir un jour la bonne compagnie prendre la grippe comme elle prend les eaux, par coquetterie élégante.

« Mémoires politiques de la grippe » (1842).

Revue de Paris, t. 4. Bruxelles. Au bureau de la Revue de Paris, p. 284.

Dès le XVIII^e siècle, la grippe nourrit l'imaginaire collectif et la production littéraire, comme en témoigne la plaisante comédie *La Grippe* de François Nau, qui s'achève sur une « contredanse de la grippe » exécutée par des danseurs « toussant en mesure » (1776, p. 56). Au siècle suivant, et avant la terrible grippe dite « espagnole » de 1918¹, chaque passage de l'épidémie en France, particulièrement à Paris, est accompagné de commentaires dans la presse, notamment dans la presse satirique. En 1831, 1833, 1837, 1847 la grippe réapparaît, précédée ou suivie du choléra.

■ Marie-France David-de Palacio – professeur des Universités honoraire (littérature comparée) à l'Université de Bretagne Occidentale. Adresse de correspondance : mfdpalacio@yahoo.fr
ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0002-7703-0799>

1. Les échos dans la presse de cette épidémie, particulièrement mortifère, ont fait l'objet de plusieurs études, contrairement aux gripes saisonnières bénignes du XIX^e siècle. Voir par exemple Bar-Hen et Zylberman (2015, p. 39) qui montrent que la grippe espagnole ne l'a pas toujours été, qu'elle doit ce qualificatif à la presse britannique et qu'en Allemagne, par exemple, elle était nommée « grippe des Flandres », tandis que la presse française en aurait bien fait une grippe allemande. « La métonymie du discours médiatique instaure une causalité fictive » notent justement les auteurs.

Si la représentation des épidémies dans la caricature a fait l'objet de plusieurs études², en revanche la période 1830-1848, d'une révolution l'autre, mérite d'être considérée de plus près. On le sait, la monarchie de Juillet consacre le règne de la caricature, sous l'égide du roi-poire de Philipon³, décliné de mille manières dans la presse et plus encore depuis les interdictions de 1835 pesant sur la représentation politique. Or, plus discrète mais bien présente, la grippe prend place au rang des sujets de charges. La Grippe aux mille visages, mégère, diable ou femme du monde, s'associe au carnaval et aux bals qu'elle perturbe, jusqu'à en devenir un « mal à la mode »⁴, paradoxe d'autant plus grand que la grippe est dépourvue de l'esthétisme que pouvait avoir la phtisie romantique. Il en est constamment question⁵ et pourtant *much ado about nothing* : si la représentation de la grippe est exacerbée jusqu'à la caricature, c'est pour mieux dire la vanité de cette baudruche. Penchons-nous sur ce paradoxe d'une surreprésentation d'une maladie pourtant vidée de sa substance et de son identité.

1. Un mal pour rire : la caricature par l'atténuation et la minoration

1.1 Féminine et frivole

L'insistance sur la bénignité de cette affection et la minoration de ses effets⁶ est une constante de la presse de l'époque. Le mot même se prête à une telle légèreté. Dans les dictionnaires, en effet, son acception pathologique n'est que secondaire. Ainsi, dans le dictionnaire de Noël et Chapsal, en 1839, le mot, dérivé du latin *grips*, griffon, signifie d'abord « goût capricieux, fantaisie » puis, familièrement, « catarrhe épidémique. » Même constat six ans plus tard⁷ avec le *Dictionnaire classique et élémentaire*

2. Voir notamment Vagneron (2014).

3. Rappelons qu'avant d'être repris par des caricaturistes comme Daumier ou Grandville, ou de faire l'objet d'une *Physiologie de la Poire* en 1832, ce motif vient de Charles Philipon, le fondateur de *La Caricature* et du *Charivari*, pendant son procès de novembre 1831. Voir Kerr (2000, p. 36).

4. *La Grippe, ou le Mal à la mode*, vaudeville représenté en 1831.

5. Le corpus sur lequel est bâti cet article est essentiellement fondé sur la presse, que nous considérons, suivant en cela les travaux de Marie-Ève Thérénty « comme un objet littéraire à part entière, relevant des méthodes de poétique, de rhétorique, voire de linguistique traditionnellement mises en œuvre pour l'étude des autres formes génériques. » (Thérénty, 2003a, p. 630).

6. Voir par exemple *La Lanterne magique. Journal des choses curieuses et amusantes*, 1^{ère} année, 3^e édition, juin 1833, p. 9 : « La *Gazette médicale* évalue à 200,000 le nombre des habitants de Paris qui sont en ce moment atteints de la grippe. Elle calcule aussi que les trois quarts de la population ont déjà subi l'influence de cette affection, qui, heureusement, n'offre aucun danger, et cède à quelques jours de régime. »

7. D'autres exemples ne feraient que confirmer cette observation. Notons que dans l'*Abrégé du dictionnaire de l'Académie française* de Paul Lorain, si le substantif signifie aussi d'abord « Fantaisie, goût

de la langue française de Bescherelle, « Grippe » étant d'abord défini par « caprice ; haine », puis par « rhume » (1844-45, p. 166.) Ce sème de fantaisie et de caprice reste attaché au mot et à sa représentation. De même, l'étymologie et l'euphonie expliquent la floraison de bons mots autour du verbe « agripper ».

C'est aussi parce qu'elle est constamment comparée au choléra, dont elle apparaît comme la face bénigne, que la grippe fait l'objet d'une édulcoration. Les dictionnaires médicaux la dépeignent comme un catarrhe étroitement lié au choléra⁸, mais sans les effets mortifères de ce dernier. C'est sans doute précisément parce qu'elle n'est pas prise au sérieux que la grippe et les grippés peuvent être les cibles de traits satiriques ou simplement comiques. La représentation ancienne du médecin soignant les épidémies, ressemblant à un oiseau de proie errant parmi les pestiférés, avait tout du cauchemar, même s'il s'agissait là en réalité, de protection contre la contagion (le « bec » contenant un réceptacle à parfums). Rien de comparable au XIX^e siècle. Lorsque la grippe possède des attributs maléfiques, c'est plutôt « pour rire », comme dans l'album du journal de Charles Philippon ainsi nommé. Un dessin de Monta (Henri de Montaut) représente ici la grippe sous les traits d'un diable assez grotesque et pas particulièrement effrayant, guettant un invité à sa sortie d'un raout (fig. 1).



Figure 1. Monta, « Fin des infortunes d'une dame qui a voulu donner un bal », *Album du Journal pour rire*, 1848. BnF.

capricieux » puis « catarrhe épidémique », l'étymologie donnée est germanique (« allem. *greifen*, saisir. »). (T. 1, 1836, p. 698).

8. Par exemple, dans le *Dictionnaire de la santé et des maladies* de Gabriel Grimaud de Caux : « Grippe, s.f. On a donné ce nom à certains catarrhes qui ont régné épidémiquement. La dernière grippe a précédé et suivi l'invasion du choléra dans presque tous les pays que cette maladie a visités. » (1834, p. 359-360) ; ou cette notice de Bourdin pour l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle : répertoire universel des sciences, des lettres et des arts* : « On a remarqué que la grippe de 1833, partie de l'Asie, comme le choléra, avait suivi la même marche à travers l'Europe, pour aller continuer ses ravages en Amérique, comme l'avait fait le choléra. » (T. XIII, 1851, p. 749).

La grippe, nous y reviendrons, relève en effet du déguisement carnavalesque.

Dénommée « grippe » à partir du milieu du XVIII^e siècle, l'épidémie qui sévissait en Europe fut aussitôt dotée de surnoms féminins souvent renforcés par le suffixe -ette, comme dans « baraquette », « grippette », « follette », ou encore « coquette ». En 1845, ces appellations⁹ étaient toujours consignées dans le *dictionnaire médical* de Parent-Aubert. La Grippe, de genre grammatical féminin, aura donc sa place dans la représentation imagée sous les traits d'une femme un peu frivole et vaniteuse : « la grippe est très capricieuse dans ses effets heureusement, car on parle d'elle partout, et son inconstance jette au moins un peu de variété dans les récits »¹⁰. Son rattachement à Paris facilite son accès au statut typifié de « Parisienne ». Elle intervient ainsi dans une « revue » du très prolifique et spirituel Clairville représentée pour la première fois à l'Ambigu-Comique le 26 décembre 1837. L'actrice « Mlle Aglaé », tenant le rôle de la grippe, vient entonner un petit couplet comique. Mais le plus intéressant n'est pas dans la chanson de la grippe, il est dans deux traits singuliers de cette amusante revue. D'abord, un personnage qui incarne l'année 1837 se targue d'être le créateur de cette maladie.

1837. Ce n'est rien encore ; et si tu veux connaître une petite maladie bien gentille et de mon invention.

LE PROGRÈS. Une maladie, diable ! et comment la nommes-tu ?

1837. La grippe, ou l'influence : c'est une gaillarde que tout Paris a connue, et si tu veux en juger par toi-même... (Clairville, 1838 : 6).

Ensuite, lorsque le personnage de la grippe surgit, la didascalie précise qu'« elle est représentée par une jeune fille portant des attributs diaboliques. » Cette personnification résume l'alliance de prétendue malignité et de réelle bénignité que représente la grippe aux yeux des contemporains. La Grippe elle-même répète qu'elle n'est pas dangereuse et énumère tous ses bienfaits.

Femme, la grippe est nécessairement, dans l'esprit de l'époque, associée à la frivolité et aux mondanités, la grande question étant de savoir si elle en est l'ennemie ou la complice. C'est particulièrement visible en 1837, lorsque, s'emparant des rubriques « mode », elle est évoquée comme une empêcheuse de danser en rond, une traîtresse qui « dépeuple les bals »¹¹. Ailleurs, cette même année, elle est qua-

9. « LE CATARRHE PULMONAIRE. À l'état aigu, c'est la même maladie que le *rhume de poitrine* et que la *fièvre catarrhale* ou *muqueuse* quand il règne d'une manière épidémique, comme à Paris, dans ces derniers temps, en 1831, 1833, 1837 et 1842, on le nomme *grippe*, *follette*, *coquette*, *influenza* ». (Parent-Aubert, 1845, p. 79).

10. *Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts*, t. XXXIV, avril 1840, Saint-Petersbourg, Bellizard, 1840, p. 234.

11. « Samedi dernier, comparant la grippe de Paris à celle de Londres, nous avons crié : *Vive la grippe, la grippe parisienne ! celle-là n'empêche pas de danser*. Et aujourd'hui nous crions de toutes nos forces : *À bas la grippe de Paris ! à bas toutes les gripes ! À bas celle de France, comme celle*

lifiée de « Belle Dame », encore désignée avec une majuscule de personnification (« la Grippe ») et accusée d'avoir « éteint nos cigares et renversé nos verres » (Duras, 1837, p. 94-95).

Cette esthétisation de la grippe, au rebours de ses représentations topiques habituelles, se substitue à l'image terrifiante de l'épidémie. Rejetant non seulement toutes les connotations morbides et funèbres, mais aussi les attributs grotesques de la littérature des physiologies (nous y reviendrons), la maladie féminisée, éthérée et édulcorée pénètre les sphères des salons aristocratiques. Madame de Girardin lui fait une place dans ses *Lettres parisiennes*, parmi les plaisirs de la saison, sans faire l'économie du jeu de mots attendu. « La grippe, la grippe, la grippe, voilà ce dont on parle, ce dont on rit, ce dont on meurt » s'exclame-t-elle avant de broser un portrait élégant de la maladie :

Et pourtant les bals vont encore, on danse, on essaie des robes, on se coiffe, on se couronne de fleurs entre deux quintes. [...] l'intérieur des ménages est si parfaitement ennuyeux, qu'on préfère risquer de gagner une seconde fois la grippe à l'ennui de rester au coin du feu avec des gens qu'on a pris en grippe. (1843, p. 86-87).

Femmes et hommes s'accordent ainsi sur la récupération féminine de la maladie à des fins stratégiques. Le *Charivari* ironise sur « l'opportunité de la grippe » pour le « beau sexe » (fig. 2).

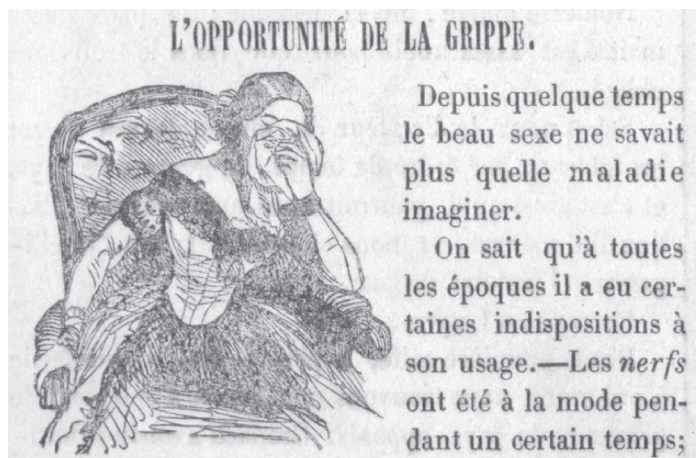


Figure 2. « L'opportunité de la grippe », *Le Charivari*, 21 décembre 1847. BnF.

d'Angleterre, comme celle de Rome et de Saint-Petersbourg ! À bas, à bas la grippe ! car, non seulement elle alourdit la tête, éraille la gorge, oppresse la poitrine, torture les membres, donne la fièvre et condamne à la diète, mais encore elle dépeuple les bals, et laisse voir les feuilles des parquets sous l'éclat des lustres... » *La Mode. Revue des modes, galerie de mœurs, album des salons*, « MODES. Salons. Bals. Modes. » 7 janvier 1837, p. 125.

Le texte et l'image se correspondent : dans un fauteuil, une charmante jeune femme abrite son visage derrière un mouchoir. On ne sait pas vraiment si la femme est réellement grippée, aucun signe (pour ne pas dire symptôme) n'est visible. Seul demeure ce mouchoir dont l'utilité n'est plus hygiénique. La jeune femme prétendument grippée a transformé une triviale pièce de tissu en instrument de dissimulation et de séduction. Le texte qui accompagne l'image fait de même. Il commence par défaire le sens pathologique de la grippe (« la grippe est arrivée fort à propos. Qu'est-ce que la grippe, en effet ? C'est tout ce qu'on veut »). Une fois évacué tout sème morbide, voici la grippe pourvue de nouveaux accessoires et pénétrant dans un univers de sens aux antipodes du maladif : « On ne pouvait imaginer rien de plus séduisant. Aussi le beau sexe a-t-il proclamé la grippe à l'unanimité. Il s'en sert, comme il s'est servi des maux précités, pour faire excuser ses caprices [...] ».

La féminisation de la grippe implique son lot de représentations caricaturales. Cham s'en est fait le spécialiste, comme on le voit dans un numéro du *Charivari* de 1858 (fig. 3). La grippe, personnifiée, est dépeinte par le texte comme « la lionne de la saison », tandis que le dessin de Cham la représente comme une femme maigre et ingrate au visage en lame de couteau. En réalité, la conciliation des deux sèmes contradictoires (une élégante / une maladie ; une lionne, mais laide) rend bien compte du paradoxe à l'œuvre dans la représentation de la grippe à l'époque : un objet peu séduisant se trouve pourtant placé au centre de l'attention.

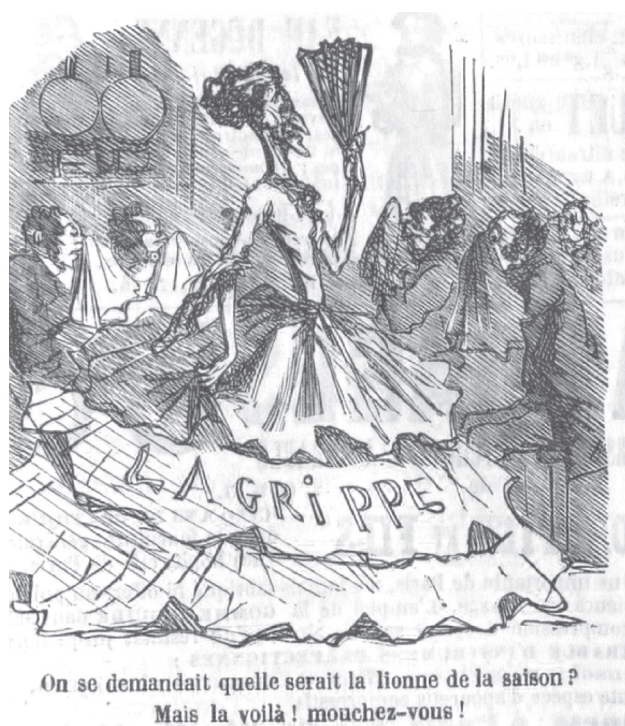


Figure 3. Cham, « Croquis », *Le Charivari*, 17 janvier 1858. BnF.

Cette caricature rappelle une autre représentation de la grippe en mégère¹² sept ans plus tôt, par le même Cham (fig. 4). La majuscule de personnification, dans la légende, typifie encore une fois la maladie, la plaçant en quelque sorte au même niveau symbolique que le personnage de John Bull, type national de l'Anglais.

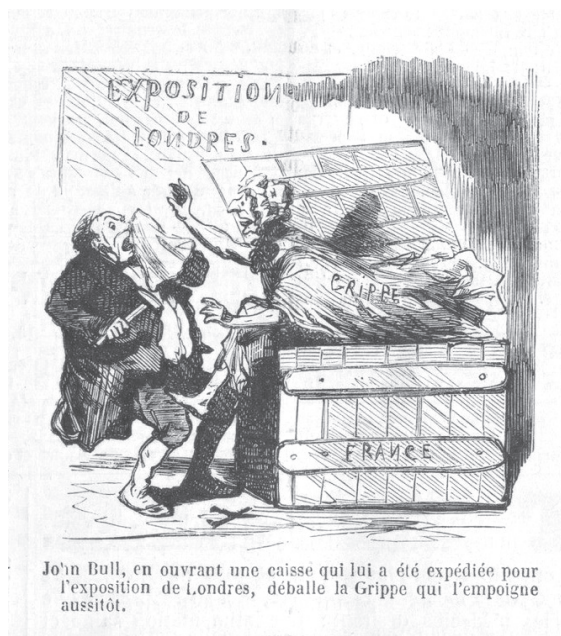


Figure 4. Cham, « Revue comique de la semaine », *Le Charivari*, 30 mars 1851. BnF.

Aucun des attributs « anciens » de la grippe n'est ici présent. La Grippe a perdu tout lien avec la grippe, et même le jeu de mots auquel bien peu résistaient (« agripper ») est ici visiblement volontairement évité (« empoigner »). Ne reste qu'une vieille femme au menton en galoche, au geste menaçant, sortant d'une caisse venue de France comme un diable sort de sa boîte. Sans l'inscription sur la caisse et la légende, l'interprétation est impossible. Seul le mouchoir paraît un lointain écho de la représentation habituelle de la grippe, mais la façon dont John Bull l'utilise traduit plutôt un geste de défense. Peut-être l'évolution de la représentation de la grippe après 1848 marque-t-elle en quelque sorte le déclin d'une certaine inventivité du trait comme du trait d'esprit, parallèle à l'extinction de la littérature des physiologies.

12. Le terme de « mégère » est d'ailleurs employé par Roger de Beauvoir dans ses « Lettres parisiennes » à propos de l'épidémie tardive de grippe, en 1842 : « le mois d'avril, que les poètes couronnent de fleurs, qu'ils nomment le précurseur du printemps, et la rose la plus brillante de sa couronne, le mois d'avril nous est arrivé cette année avec une horrible mégère à sa suite, cette dame se nomme la Grippe. » *La Sylphide*, journal de modes, de littérature, de théâtres et de musique, 3^e série, tome V, Paris, aux bureaux de la Sylphide, 1842, p. 317.

1.2 La grippe, ou le mal à la mode

La grippe fait la une d'un numéro du *Figaro* dès juin 1831. Cette grande grippe de 1831 est ainsi pour la première fois, pourrait-on dire au prix d'un néologisme, « médiatisée ». Toutes les couches de la société sont touchées, constate l'article, ce qui est aussi une façon de forger un thème fédérateur. « La caserne n'est pas plus respectée que le séminaire. La grisette y est prise comme la dame de bon ton, l'épicier comme le gendarme. » La grisette, la grande dame, le gendarme sont des types sociaux que l'on trouve fréquemment dans la littérature « panoramique » (selon le terme fameux de Benjamin). La grippe opère donc de manière transversale, mais cette universalité poussée jusqu'à l'hyperbole prépare une reprise possible par la caricature en même temps que l'entrée sur scène et en littérature de la maladie. « Qui n'a pas la grippe ? », poursuit le chroniqueur.

De quartiers en quartiers, d'étage en étage, dans Paris, Paris, capitale du monde civilisé, l'axe du monde, le pivot universel, tout le monde a la grippe. Je ne sais pas de mode qui soit plus généralement à la mode. C'est la grande affaire du moment, l'alpha et l'omega de la conversation, le *sine qua non* de toutes les banalités dont se compose l'entretien de gens qui se coudoient, se rencontrent et en enragent. On fera des vaudevilles sur la grippe. (« La grippe », *Figaro*, VI^e année, n° 164, 13 juin 1831)

En effet, bientôt la satire montrera la grippe à l'affiche de tous les théâtres... Moins d'un mois plus tard, ce même *Figaro* rend lui-même compte de la première représentation au Théâtre des Nouveautés d'un « à-propos-vaudeville en 1 acte » intitulé *La Grippe, ou le Mal à la mode*. Le critique a beau souligner le faible échafaudage de la pièce, où le mot de « grippe » sert surtout d'accroche, il n'en exprime pas moins le contentement pris à un spectacle distrayant. Le seul mérite de la pièce est, somme toute, son titre, qui reflète un thème à la mode. « Les auteurs de *la Grippe* ont parfaitement compris cela. [...] Quant au titre de ce vaudeville, *la Grippe*, il se trouve justifié par l'article du théâtre où l'on lit : *à-propos* ; excepté cela, il en est à peine question. À moins que vous ne preniez pour la grippe le garde du commerce Legrippe » (*Le Figaro*, 9 juillet 1831, p. 2). C'est bien d'un procédé « marketing » qu'il s'agit avant l'heure : dans ce vaudeville sans intérêt. La grippe, privée de son signifié, commence à faire office d'objet auto-référentiel. Parler de la grippe est « à la mode », si bien que l'objet du discours et de la représentation (caricaturale ou non) n'est plus la maladie que le mot désigne, mais bien le phénomène de mode lui-même.

L'humour jouera donc moins sur la grippe en soi, que sur la représentation de celle-ci, en l'occurrence sa surreprésentation. Un autre fait mérite observation : ce discours sur la grippe au second degré, cette mise en image ou en mots des images et des mots sur la grippe, ne se rencontre pas uniquement dans des journaux satiriques mais aussi dans des revues peu suspectes d'ironie ou même de bel esprit. Prenons l'exemple du *Follet*. Sous-titrée « Courrier des salons, journal des modes »,

cette publication développe avec humour, dans un numéro de février 1837, le thème de la grippe comme maladie à la mode (fig. 5). La caricature passe ici uniquement par le truchement des mots, et pourtant l'effet de répétition a aussi valeur graphique : le *leitmotiv* de la grippe devenu phénomène littéraire et culturel sature l'espace du texte comme il sature l'espace socio-culturel de la scène parisienne :

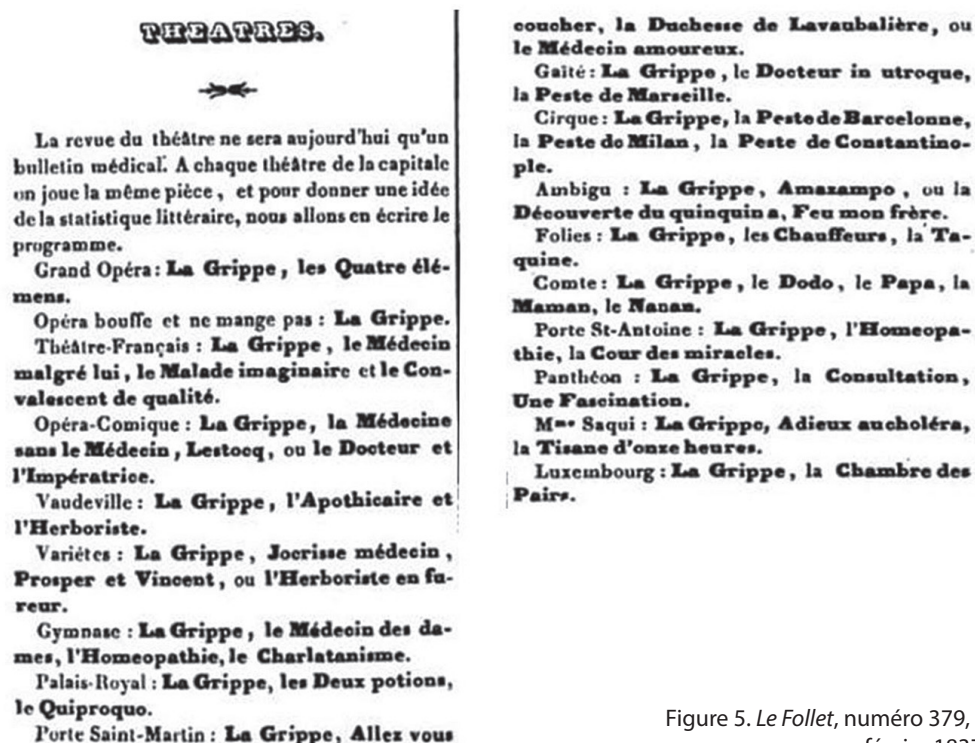
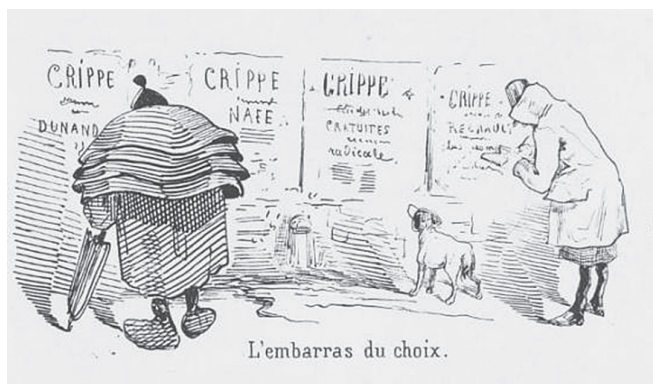


Figure 5. *Le Follet*, numéro 379, 5 février 1837.

La charge s'appuie ici de façon intéressante simultanément sur des effets visuels et textuels, avec une enflure caractéristique du procédé caricatural. La répétition de « La Grippe » en caractères gras au début de chaque ligne consacrée à une salle de spectacle joue le rôle d'une anaphore. La répétition frénétique de « La Grippe » vide le texte, les textes (ceux des programmes de théâtre, celui de la revue qui en est donnée dans le journal), de leur contenu. La proximité entre ce type de satire et une caricature est évidente si l'on rapproche de ce texte deux vignettes de Gustave Doré (fig. 6) sur lesquelles nous reviendrons :



Figures 6. G. Doré, « La Grippe en 1848 », estampe, Paris, Aubert, 1848.

L'effet de saturation de l'image et du texte est le même. La grippe est partout, son nom même fait l'objet d'une mise en relief typographique, elle envahit le quotidien des Français. Et c'est moins la maladie elle-même qui submerge la société que le discours sur la maladie. La grippe fait moins de victimes par sa réalité pathologique que par l'hypertrophie des discours à son sujet, occultant toute autre thématique, occupant l'espace, saturant la compréhension.

1.3 Grippe et carnaval

La grippe se trouve étroitement rapprochée d'un type particulier de divertissement : le carnaval. Culturellement (plaisir et sanction des plaisirs) et naturellement (même saison, au seuil du printemps), les deux se trouvent fréquemment associés dans les textes, de manière très inattendue. Grippe, carnaval et carême entretiennent des relations triangulaires complexes dont la littérature et l'image rendent diversement compte. « LA GRIPPE est une expiation des molles délices de cette Capoue qui sert de frontispice au carême et qu'on nomme le carnaval » déclare par exemple *La Gastronomie. Revue de l'art culinaire ancien et moderne* (22 mars 1840, p. 4). Étonnamment, la grippe se trouve ainsi *morale*ment rapprochée du carême... La même idée se trouvait déjà exprimée trois ans plus tôt, avec une même allusion aux délices de Capoue, par le romancier, journaliste et pamphlétaire Jules Lecomte, dans une lettre apocryphe des *Lettres sur les écrivains français*. « Sainte Grippe, ayez pitié de moi ! » s'exclamait le pseudo Van Engelgom, déplorant en style tragi-comique la mauvaise inspiration qu'il avait eue « de choisir le carnaval de 1837 pour voir Paris ! La reine de nos Tyrs et de nos Babylones ressemble à Sodome ravagée par le feu du ciel ! Hélas ! Hélas ! Où êtes-vous donc, Capoue de mes désirs ! L'influenza plane sur la grande cité ». Le style enjoué et mordant de Jules Lecomte se prête à merveille à ce pastiche, lui-même très caractéristique de l'esprit carnavalesque. Une nouvelle fois, ici, la grippe a eu raison du carnaval, dont elle paraît sanctionner

les abus comme un céleste fléau : « Hier, dimanche gras, anniversaire si rigoureusement consacré à la folie, pas de foule, pas de travestissements ! » (Van Engelgom, 1837, p. 9-10). Elle joue donc le même rôle que le carême.

La littérature carnavalesque allégorise d'ailleurs volontiers ces deux entités de natures pourtant fort différentes, mais correspondant toutes deux à la fin de l'hiver. C'est le cas par exemple dans une étonnante petite pièce intitulée *Giboulées de mars* et plus éloquemment encore sous-titrée « Poisson d'avril en onze morceaux », représentée et publiée en cette année si riche pour ce qui touche à la représentation fantaisiste de la grippe : 1837. Une scène est dévolue à un dialogue entre Carême et La Grippe, qui vient de faire son entrée entre deux gendarmes. À la question posée par le Carême, « qui êtes-vous, ma belle », la grippe répond d'abord indirectement, par une devinette qui est aussi un jeu de mots sur « *influenza* ». « Je vais promenant partout ma maligne influence... j'adore les soirées, les bals, les spectacles... » Mais Carême se trompe sur l'identité de celle en qui il ne voit que beauté et amour.

LA GRIPPE.

Ah ! ah ! ah !

CARÊME.

Vous n'êtes pas l'amour ? Qui êtes-vous donc ?

LES GENDARMES.

(Ces derniers s'avancent et saisissent Carême)

La grippe.

CARÊME *effrayé*.

La Grippe !

LA GRIPPE.

Allons donc, une petite maladie n'est pas à craindre... (Augier, Labie, Lamerlière, 1837, p. 15-16).

Même rivalité triangulaire entre le carnaval, la grippe et le carême en cette même année, dans la *Revue de Paris*. D'abord présentée comme une rivale du carnaval, la grippe finit par disparaître avec lui à l'arrivée du Carême. L'évolution est perceptible d'un « bulletin » à l'autre de la *Revue de Paris* de février 1837. Après une entrée en matière minimisant encore une fois les dommages de la maladie¹³, la compétition entre carnaval et grippe donne le premier gagnant. « C'était le carnaval qui semblait devoir le plus souffrir de l'influence épidémique ; c'est le carnaval qui a montré le plus de vaillance. [...] Partout les bals masqués, les bals publics, tous les bals, sont encombrés de foule joyeuse et assiégés. Que la grippe pénètre, si elle ose, dans ces salles éblouissantes de lumières et parées de guirlandes ! » Le « Bulletin » suivant, nettement

13. « La grippe continue de nous traiter avec une extrême bénignité. Tout le monde est frappé, mais personne ne meurt. A vrai dire même, n'est malade que qui le veut bien. » *Revue de Paris*, t. 38, « Bulletin », février 1837, p. 69-70.

moins enthousiaste, déplore la pauvreté du carnaval moderne et regrette le temps des vraies mascarades. Il n'empêche : le parallélisme entre la grippe et le carnaval parisien est repris et conduit jusqu'à son terme. Les deux rivaux connaissent en effet une mort simultanée et éminemment symbolique. Le carnaval et la grippe vont de pair, ils ont coexisté et rivalisé pendant les jours gras et disparaissent avec la pénitence du mercredi des Cendres. « Il est trop tard, il n'y a plus d'air de grippe présentement. Ainsi la grippe a vécu à peu près ce qu'a vécu le carnaval. Elle était née avec lui, elle est morte avec lui. Le mercredi des cendres a enterré dans la même fosse le carnaval et la grippe. » (p. 145) La grippe se trouve ainsi étroitement associée à l'idée de festivités et aux « jours charnels » précédant la période du Carême. Elle n'est plus sanction, mais complément, des délices gras.

2. La grippe, vecteur de la charge



Figure 7. H. Daumier,
« La suette de M. de Salvandy »,
Le Charivari, 25 mai 1845. BnF.

Conformément à la tradition du rire qui châtie, l'évocation « *ridendo* » de la grippe ne se contente pas d'être carnavalesque. La maladie devient prétexte à la dénonciation d'autre chose, le rapport entre les deux se faisant alors de manière analogique.

2.1 La vraie grippe est politique

Les maladies contagieuses ont bon dos en politique, de la suette au choléra¹⁴ en passant par la grippe. Être grippé, quand la grippe est le mal à la mode, permet de s'assurer une forme de notoriété, comme l'illustre le plaisant texte satirique intitulé « La suette de M. de Salvandy » (fig. 7).

Le comte de Salvandy, qui venait d'être nommé ministre de l'Instruction publique est ici représenté en bonnet de nuit, guettant vainement son nom dans les journaux. Voulant faire l'important et jaloux Guizot qui a la jaunisse, Salvandy n'a réussi qu'à « attraper un simple rhume ; il n'avait pas pu s'élever jusqu'à la grippe. »

14. Pendant la rédaction du présent article a été publié sur le blog de la BnF un excellent billet, qui revient notamment sur la différence de traitement, dans la presse satirique du XIX^e siècle, entre la grippe et le choléra : Agnès Sandras, « L'humour face aux épidémies – Partie I. Le Charivari, le choléra et la grippe entre 1832 et 1870 ». Dans *L'Histoire à la BnF*, 27/03/2020. <https://histoirebnf.hypotheses.org/9197>

La grippe n'est pas là où on l'attend, n'est pas celle que l'on croit. Si les journaux ne cessent de moquer la mode de la grippe, ils y contribuent à leur façon en en faisant un centre d'intérêt constant. Mais beaucoup utilisent ce thème à la mode pour le détourner. On voit par exemple, dès 1831, Grandville intituler une planche « La Grippe » pour évoquer une tout autre épidémie (fig. 8). Comme l'observe Gerhard Schneider,

Dans « La Grippe », qui décrit comme une épidémie la manie d'arrestations qui s'est emparée de la garde nationale sous le commandement de Lobau, Grandville se représente lui-même sous les traits d'un ouvrier arrêté par un officier (*La Caricature*, 7 juillet 1831). De fait Grandville avait été arrêté, puis inculpé après la publication de la lithographie « L'Ordre règne à Paris » (voir *La Caricature*, 13 octobre 1831, p. 395 et suiv.) (Schneider, 1996, note 23, p. 161).

En réalité, le dessin de Grandville relève plus de la charge que de la caricature.



Figure 8. Grandville , « La Grippe », *La Caricature*, n° 36, pl. 72, 7 juillet 1831. BnF.

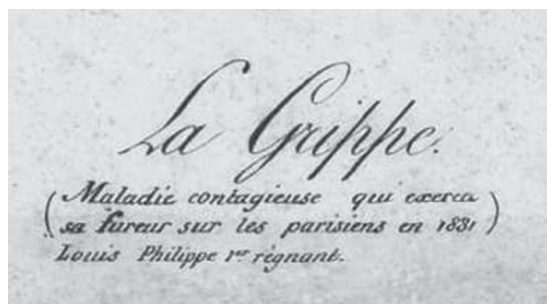


Figure 9. Détail de la fig. 8. BnF.

On est loin des *Grotesques parisiens* du même Grandville, paraissant dans *Le Charivari*. Point de types ni de caricature ici. La maladie contagieuse est en réalité politique, et c'est la lecture de la parenthèse placée après le titre (fig. 9) qui permet l'interprétation symbolique du dessin.

L'outrance et la déformation du trait sont ici remplacées par une autre figure de distorsion, celle du décalage entre le thème affiché (pathologique) et le thème implicite (politique).

Les journaux de 1837 évoquèrent moins la grippe, on l'a vu, que l'obsession de la grippe. Si la grippe était dans toutes les bouches, autant filer la métaphore et développer l'analogie politique pour orienter l'attention des lecteurs vers des questions plus essentielles. Dans le *Charivari* du 2 mars 1837, l'analogie politique est par exemple utilisée au sein d'une comparaison filée entre la grippe et « l'épidémie de bêtise » qui a contaminé la fraction ministérielle de la Chambre des députés. Si tout l'article est construit sur une telle analogie, il connaît son acmé dans une gradation :

La majorité infectée va voter la loi de disjonction. Cela équivaudra, pour l'épidémie de bêtise, à la pneumonie dans la grippe maligne. Plus tard elle votera la déportation dans le bagne colonial. Cela équivaudra, pour l'épidémie de bêtise, au catarrhe aigu dans la grippe. Plus tard, elle votera la non-révélation. Cela équivaudra, pour l'épidémie de bêtise, à l'inflammation suraiguë pour la grippe. Plus tard enfin, elle votera le million de la reine des Belges et l'apanage du duc de Nemours. Ceci équivaudra, pour l'épidémie de bêtise, au rôle pour la grippe. (« Observations sur les fléaux. À propos du suicide, de la chambre des députés et de la grippe », *Le Charivari*, 2 mars 1837)

La métaphore politique de l'épidémie s'explique dans le titre même d'un petit texte publié en 1842 dans la *Revue de Paris* sous le titre « Mémoire politique de la grippe »¹⁵.

15. « Cette année, le maréchal Soult a endossé à lui seul toutes les gripes ministérielles ; le vieux soldat a gagné dans sa tente plus d'une bataille parlementaire. Puis est venue, dans le camp opposé, Mme Dosne, qui a prêté sa grippe à M. Thiers, -

Lequel a grippé à son tour M. Odilon-Barrot, son *detritus*,

Lequel a grippé la plume de M. Rémusat,

Laquelle plume, enfin, a grippé la *Revue des Deux-Mondes*, qui n'a grippé personne.

Ce serait un calcul intéressant à faire, que celui des renommées politiques sauvées par les bienfaits de la grippe. » *Revue de Paris*, année 1842, tome 4, Bruxelles, Au bureau de la *Revue de Paris*, p. 284-285.

La grippe à la mode a beau être dénoncée au sein du *Charivari* comme une occasion de désinformation et de profit, le journal n'hésite cependant pas à en faire un motif récurrent grâce auquel il peut escompter un succès toujours renouvelé auprès de son lectorat. Sous couvert de jeux de mots, ce sont autant de légères charges politiques qui sont constamment livrées. Ainsi, toujours durant l'hiver 1837¹⁶ : « Nous apprenons ce soir que la grippe a été atteinte de M. Guizot. » ou encore « On dit qu'il faut faire suer pour guérir la grippe. En ce cas notre ministère se chargera de notre guérison. » (*Le Charivari*, 1^{er} février 1837, « Carillon », p. 7).

Si la grippe sert de prétexte aux politiques, elle est aussi socialement bien utile. La caricature et la satire utilisent ce motif pour dénoncer profiteurs et charlatans ou tout simplement l'individu ordinaire dans lequel le lecteur peut se reconnaître ou reconnaître son voisin.

2.2 À qui profite la grippe ?

1.2.1 Grippöïde et charlatanerie

Si la grippe connaît un tel succès dans la presse satirique entre 1830 et 1848, c'est aussi qu'elle offre l'occasion de dénoncer la cupidité des marchands tout autant que la rouerie des politiques. La première page du *Charivari* du 13 février 1837, sous le titre « Influence de l'influence. Où l'on prouve qu'il n'y a que nos écus de grippés » (toujours le jeu de mots avec « influenza »), démonte un à un les intérêts en jeu dans cette grippe à la mode. Il s'agit d'abord de dénoncer les discours contradictoires et l'utilisation des fausses informations pour déstabiliser l'opinion.

Hier un journal disait : « La grippe se meurt, la grippe est morte. Le nombre des malades diminue sensiblement. [...] » Aujourd'hui un journal dit : « La grippe semble vouloir prendre une gravité qu'elle n'avait pas offerte jusqu'à ce jour. [...] La mortalité est considérable dans les hôpitaux. Le nombre des cadavres envoyés aux amphithéâtres a plus que triplé. » Lequel des deux journaux faut-il croire ? (*Le Charivari*, 13 février 1837)

Et l'auteur d'en conclure sagement « Quant à moi, je suis tenté de supposer que le premier journal a des confiseurs pour actionnaires et que le second est fait par des médecins. » Si la grippe est avant tout profitable à la manipulation de l'opinion à des fins mercantiles, il est licite d'en parler avec légèreté et même d'en faire l'objet de satires et de caricatures. Les figures d'atténuation (la grippe ne signifie rien, n'est rien) et d'outrance peuvent ainsi coexister.

16. Guizot est encore la bête noire du *Charivari* dix ans plus tard, tandis que la grippe fournit toujours son réservoir de jeux de mots à une satire politique pleine d'enjouement. « – M. Guizot veut qu'on substitue les mots *abus des influences* au mot corruption. Il sait, en effet, que le mot corruption n'est pas un terme propre. – Le mot *influence* est, comme on sait, synonyme de grippe. Cependant le Système ne doit pas avoir pris la corruption en grippe. » *Le Charivari*, 30 mars 1847, « Carillon », p. 4.

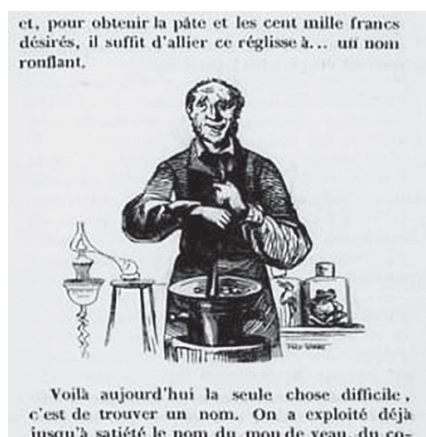
Cet effet de surenchère est obtenu par l'énumération des remèdes les plus cocasses inventés par toutes sortes de charlatans, puisqu'il est entendu que « Chaque débitant de n'importe quoi marque ses marchandises à l'estampille de la grippe pour leur assurer un prompt débouché. » Pâte de mou de veau, sirop de digitale, pâte de Regnaud, looch solide, pâte de réglisse à la gomme ou sirop au lait d'ânesse, tous remèdes effectivement proposés à l'époque, conduisent à une anecdote probablement fictive, qui a au moins le mérite de rompre le ton journalistique pour y introduire une narration. L'effet comique est assuré par le nom de ce nouveau remède miracle : le « grippoïde »¹⁷.

De fait, le lecteur de la presse de la monarchie de Juillet est frappé par l'abondance des publicités égrenant au fil des pages la liste des remèdes contre la grippe : mou-tarde blanche, pâte de Nafé, sirop de nafé d'Arabie, pâte de Regnaud, pâte pectorale de Prodhomme, sirop de lait d'ânesse par Micard, pâte pectorale de Mou de Veau de Dégenétais, « employée avec le plus grand succès contre la Grippe » (25 mai 1837, dans le *Figaro*), etc. La « pâte pectorale » fait la joie des satiristes, à l'instar de « L. H. » dans le *Charivari* :

Une légère grippe suffit pour donner cent mille francs de rentes au marchand de pâte pectorale qui sait exploiter la circonstance avec tant soit peu d'esprit. [...] aujourd'hui la seule chose difficile, c'est de trouver un nom. On a exploité déjà jusqu'à satiété le nom du mou de veau, du colimaçon, de M. Regnaud aîné et tous les autres noms plus ou moins balsamiques. Il n'est pas jusqu'au caoutchouc qui ne se soit prêté à la plaisanterie pectorale. (« Sommités sociales. L'inventeur de pâte pectorale », *Le Charivari*, 27 janvier 1841)

Fait intéressant, ce « L. H » n'est autre que Louis Huart, collaborateur au *Charivari* mais aussi auteur de nombreuses « physiologies ». Significativement, Louis Huart reprit son texte dans sa *Physiologie du médecin*, publiée chez Aubert la même année. La redondance de l'illustration confirme l'importance de la satire du corps médical faisant bombance grâce au profit gagné avec de faux remèdes. Le pharmacien ventru et le fabricant d'orviétan (fig. 10) arborent le même sourire goguenard.

17. « Je connais un pharmacien, homme d'esprit, qui a profité de la grippe pour publier l'annonce suivante : "M... vient de composer un médicament qui guérit infailliblement les gripes les plus invétérées. Il est connu sous le nom de grippoïde." Or voulez-vous savoir ce que c'est que ce grippoïde ? C'est tout simplement une sorte de pâte d'amandes, dont ledit pharmacien possède un inépuisable fond dans son magasin, et qu'il vend à toutes les enseignes. Pendant le choléra, il la vendait comme épurateur et tonique, sous le nom de choléroïde. Maintenant il la débite contre la grippe, comme adoucissant, sous le titre de grippoïde. Vienne la peste, il l'offrira comme anti-contagieux sous le sobriquet de pestoïde. » Comme souvent avec ce type de littérature, les jeux de langage sont un équivalent de la caricature visuelle. La jonglerie avec le suffixe -oïde joue ici ce rôle.



Figures 10. Louis Huart, *Physiologie du médecin*, Paris, Aubert, 1841, p. 116-117. Illust. de Trimolet.

La condamnation des lucratives panacées est une chose, la créativité de la parodie en est une autre. On en trouve un exemple dans *Le Tintamarre*, hebdomadaire fondé par Jean-Louis Commerson en 1843. Ce périodique satirique affectionnait les jeux lexicaux, du simple calembour au « détournement du genre dictionnaire », comme l'a montré Denis Saint-Amand¹⁸. Napoléon Citrouillard, qui ouvre ici prétendument un café pour grippés (fig. 11), n'est évidemment qu'un personnage fictif, frère de ce Joseph Citrouillard, tout aussi fictif, qui n'est autre que Commerson lui-même¹⁹. Les « boissons hygiéniques et éminemment

Avis aux gens grippés.

Voici une nouvelle fort intéressante pour la population parisienne. Au moment où toutes les bronches sont envahies par la grippe, où une symphonie générale de toux se fait entendre d'un bout de la ville à l'autre, le petit Napoléon Citrouillard vient d'ouvrir, faubourg Montmartre, 99, un établissement philanthropique (comme qui dirait un café), dans lequel on ne consomme que des boissons hygiéniques et éminemment pectorales.

Cette espèce de Café est spécialement consacré aux personnes grippées.

Voici le tarif de consommation :

Tisane de lierre terrestre, la 1/2 tasse.	25 c.
Tisane de guimauve,	id. 25
Sirup de gomme et eau,	id. 30
Quatre fleurs,	id. 25
Tisane de mou de veau,	id. 25
Tisane panachée,	id. 30
Mauve à la crème,	id. 40
Camomille,	id. 25
Fumeterre,	id. 25
Pariétaire,	id. 25
Ciên-dent,	id. 20
Médecine à la tasse et à la demi-tasse.	
Chocolat ferrugineux chaud à toute heure.	

Figure 11. *Le Tintamarre*, cinquième année, n°49, du 5 au 11 décembre 1847.

18. Dans le paragraphe consacré à « Citrouillard lexicographe ». (Saint-Amand, 2013, p. 87).

19. « Pour mener à bien ce journal parodique et le remplissage de ses colonnes, Commerson s'adjoit les services de Joseph Citrouillard, dont le nom reste associé à la série parabiographique des *Binettes contemporaines*. Sous cette identité pseudonymique, cucurbitacée et poltronne se dissimule en réalité Commerson lui-même, qui relate dans le *Tintamarre* les aventures imaginaires de son moins-que-rien de confrère. » (Saint-Amand, 2013, p. 87).

pectorales » proposées par ce prétendu cabaretier au sens du commerce bien développé étaient réellement administrées comme médecines à l'époque²⁰. L'effet comique résulte donc uniquement de la contextualisation.

2.2.2 Satires sociales

Dans le *Bulletin des salons, des arts, de la littérature et des théâtres* du 17 avril 1842, le journaliste qui signe éloquentement ASHT'N GRIPPÉ profite de son état (grippé) pour écrire un article intitulé « La Grippe » dans lequel il énumère les parties qui profitent de l'épidémie. Pharmaciens et députés s'y trouvent encore en bonne place. Mais le but de l'article est de « passer en revue les nombreuses excuses auxquelles la grippe donne lieu ; car elle a bon dos, la grippe ! » (p. 340-341). Plusieurs situations sont ensuite évoquées. L'intérêt de ces petites narrations est de constituer en quelque sorte l'équivalent textuel de vignettes. L'auteur apostrophe son lecteur en le plaçant au cœur de scènes potentielles dont la grippe fournirait le thème principal. Ce sont autant de « scènes à faire » ou de caricatures à dessiner... Le jaloux, l'homme à marier, l'écolier paresseux, l'ami indigne, le fournisseur impayé, tous font l'objet d'un paragraphe équivalent d'un dessin satirique. L'immersion du lecteur dans les scènes grâce aux anaphores du « vous », à l'utilisation du présent et de verbes de perception, contribue à la légèreté du ton et à la vivacité de cette pochade. Elle s'achève d'ailleurs par un pied-de-nez métatextuel : « Et tenez, moi, qui vous parle, n'est-ce pas elle encore que j'accuserai de toutes les mauvaises raisons que je vous débite depuis deux heures pour vous prouver que je n'avais rien à vous écrire ».

Cinq ans plus tard, même procédé pour la même cause dans un autre type de périodique, le *Journal des femmes*, où Alphonse Duchesne énumère à son tour les avantages de la grippe. Le ton est bien le même, les scénettes se succèdent, rapides, au présent, comme autant de vignettes visuelles :

Ainsi, quelle commode excuse pour consigner les fâcheux à la porte : Monsieur ou Madame a la grippe ! Un acteur aime mieux prolonger un dîner fin que de jouer son rôle : il joue la grippe ! On m'envoie un billet de garde : j'ai la grippe ! Un avocat, qui n'est pas en mesure de plaider, se grippe à propos, et fait remettre à huitaine. Les professeurs du Collège de France et de la Sorbonne improvisent... des grippez, et les chaires sont muettes. [...] Ah ! Que de jolies grippées feront d'aimables mignardises dans quinze jours pour agripper des consolations et des soulagements, je veux dire des étrennes ! Comme il y a des *influenze* qu'une bague de diamants guérira bien plus facilement que toutes les tisanes et tous les sirops diacodes du monde ! (Duchesne, 1847, p. 559).

20. Par exemple *L'officine, ou Répertoire général de pharmacie pratique* de François Dorvault propose une entrée sur le chocolat ferrugineux, en décrit la composition, et fait au passage la publicité du Chocolat ferrugineux de Menier préparé avec le sesquioxyde de fer hydraté et du Chocolat ferrugineux de Calmet d'Age préparée avec de la limaille de fer porphyrisée. Les médecins, précise l'article, « administrent avec succès » ce chocolat ferrugineux. (1847, p. 179).

Et même pointe métatextuelle : « Enfin, si ma prose vous semble incolore et fade et que vous la preniez en grippe, n'ai-je pas là ma justification toute prête, et le *je suis grippé* n'est-il pas, comme *tarte à la crème*, la raison universelle ?

Il est assez étonnant de constater que les mêmes effets produisent les mêmes causes et s'accompagnent des mêmes modalités d'expression d'une année sur l'autre. « La Grippe à Paris », telle que rapportée en 1840 dans la *Revue étrangère*, croque ainsi de véritables *silhouettes* de grippés.

Monsieur est gourmand, il a mangé un homard à lui seul, il souffre, et dit : – J'ai la grippe. Mademoiselle a un spencer très étroit, sa ceinture, qui ferait un bracelet pour une femme turque, la serre horriblement ; elle étouffe, et dit : J'ai la grippe. La grippe sert à tout, à ne pas chanter, à ne pas danser, à ne pas aller là où on s'ennuyait. (*Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts*, t. XXXIV, avril 1840, Saint-Petersbourg, Bellizard, 1840, p. 234).

Sept ans plus tard, sous ce même titre mais dans *Le Charivari*, ce sont les mêmes arguments, la même énumération des « prétextes »²¹ favorisés par la grippe, et les mêmes procédés stylistiques, telle l'implication du lecteur par un « vous » qui renvoie plus à un allocataire indéterminé qu'à une réelle interpellation : « Vous comptez sur votre ami Chose pour faire le quatrième au whist et au dernier moment il vous fait connaître par son portier qu'il est grippé. » La typification de la grippe passe par la fixation de procédés textuels et visuels (fig. 12).



Figure 12.
« La grippe à Paris »,
Le Charivari, 6 décembre
1847. BnF.

21. Le terme apparaît régulièrement dans la presse, par exemple ici dans *La Revue de Paris* d'avril 1842 (p. 284) : « Il est vrai que cette maladie présente rarement des caractères graves, tandis qu'elle offre assez souvent de nombreux avantages. C'est moins une maladie qu'un prétexte. » On voit comme la grippe, considérée comme bénigne, devient l'instrument d'une dénonciation politique et sociale. C'est précisément pour cette raison qu'elle gagne du terrain dans la caricature de l'époque, moins en soi que pour ce qu'elle représente analogiquement.

3. Caricature et physiologie de la grippe

3.1 Cham et Doré

Le Charivari du 9 janvier 1848 propose une « Revue comique de la semaine par Cham » dont les vignettes illustrent les conséquences de la grippe (fig. 13).



Figure 13.
Vue d'ensemble de la « Revue
comique de la semaine par
Cham », « La grippe », *Le Charivari*,
9 janvier 1848. BnF.

Ce sont autant de petites scènes que l'on pourrait penser tirées de la vie quotidienne mais qui, en réalité, relèvent déjà de la typologie. On découvre successivement : le pharmacien dont l'échoppe est pleine de clients ; le marchand qui n'obtient pas le paiement de ses créances ; les militaires alités ; le charlatan qui vend son sirop ; les lieux de sociabilité culturelle (théâtre) affectés ; le cocher qui prétend ne pouvoir aller plus vite car son cheval a la grippe ; la maîtresse de maison dont le raout pour quarante personnes tombe à l'eau ; puis deux dernières vignettes d'une tonalité et d'une portée différentes. La huitième et avant-dernière (fig. 14) est en effet un écho direct de l'actualité internationale. Abdelkader, dont la reddition avait eu lieu quinze jours plus tôt, est ici représenté dans sa prison. Le thème avait précisément fait la une de ce même numéro du *Charivari* (« Ce n'est pas tout que de prendre Abd-el-Kader, il faut prendre un parti »). On sait que la résistance dont il avait fait preuve lui valait une certaine admiration en France. Le représenter jambes nues dans un baquet, la goutte au nez, affublé d'une camisole de femme et parlant un français populaire ressortit au registre héroïcomique.

La dernière (fig. 15) clôt cette série de manière symbolique et non plus réaliste, tout en reprenant le thème récurrent de la comparaison entre grippe et choléra. Le choléra, représenté sous des traits anthropomorphiques, déclare forfait devant la grippe. L'effet repose ici sur l'inversion du rapport de force grippe-choléra. S'il est habituel de minimiser la gravité de la grippe en soulignant la sévérité du choléra, le comique naît ici d'un nouveau paradoxe, celui du choléra malin mis en fuite par une grippe bénigne.



Acclimatement d'Abd-el-Kader.
— Cristi ! cette fois-ci me s'y la tout-à-fait pris !

Figure 14.
Avant-dernière illustration de la fig. 13. BnF.



Le Choléra ne vient pas en France,
de crainte d'y attraper la grippe

Figure 15.
Dernière illustration de la fig. 13. BnF.



Figure 16. Vue d'ensemble de la planche. BnF.

L'estampe de Gustave Doré « La Grippe en 1848 » (fig. 16), publiée chez Aubert, l'éditeur des physiologies, reprend les mêmes motifs.

Cette lithographie date des débuts du jeune Doré, qui avait su séduire Philippon, directeur de *La Caricature* et du *Charivari* et son beau-frère Aubert, directeur de la maison d'édition. Le jeune artiste de seize ans propose dans cette lithographie seize vignettes, illustrant sur le mode humoristique les conséquences de la grippe sur la société française. Son traitement du sujet reflète, outre son talent propre, une aptitude à saisir le goût du jour. En effet, Doré représente... des représentations déjà figées en 1848. Par exemple, l'une des illustrations repose sur le jeu de mots récurrent, « il m'a pris en grippe ». On retrouve aussi le *leitmotiv* selon lequel la grippe sert de prétexte à ne rien faire dans la vignette de l'écolier se disant trop malade pour aller à l'école. En outre, plusieurs dessins semblent très directement inspirés de Cham.

Résumons quelques caractéristiques de ce diptyque Cham/Doré de 1848, reflétant des constantes de la représentation caricaturale de la grippe sous la Monarchie de Juillet :

- La grippe touche toutes les classes sociales, jusqu'aux militaires, forcés à l'inaction (fig. 17).



Figures 17. Détails des figures 13 (Cham) et 16 (Doré). BnF.

- Les animaux même n'y résistent pas (fig. 18).



Figures 18.
Détails des figures 13 (Cham) et 16 (Doré, deux illust.) BnF.

- La grippe profite aux médecins, pharmaciens et charlatans de toutes sortes (fig. 19).



Figures 19. Détails des figures 13 (Cham, deux illust.) et 16 (Doré). BnF.



- La grippe affecte les loisirs et les lieux de sociabilité culturels. Les deux illustrateurs choisissent l'exemple du théâtre (fig. 20).





Figures 20. Détails des figures 13 (Cham) et 16 (Doré, deux illust.) BnF.

– Le choléra et la grippe se livrent une sorte de lutte pour la suprématie (fig. 21).



Figures 21. Détails des figures 13 (Cham) et 16 (Doré). BnF.

Deux autres caractéristiques communes peuvent être dégagées :

- La grippe fait l'objet d'une représentation anthropomorphe. En voici deux exemples chez Doré. Le premier est une reprise du motif de la maladie à la mode, mais sur le mode burlesque (fig. 22 a).



Figure 22 a.
Illustration de Doré, détail
de la fig. 16. BnF.

Le second, qui constitue l'illustration centrale, repose aussi sur l'inévitable calembour de l'époque : « la grippe agrippe » (fig. 22 b).



Figure 22 b.
Illustration de Doré, détail
de la fig. 16. BnF.

La grippe participe de cette tendance de l'époque à la création de « types » et de physiologies. Ses apparitions fréquentes dans la presse satirique de l'époque coïncident avec la période des *Français peints par eux-mêmes* (volumes publiés par Curmer entre 1840 et 1842) et des vingt-quatre « Physiologies-Aubert » (la « collection des physiologies-Aubert » comme on peut lire dans *Le Charivari* en 1841) aussitôt imitées par d'autres éditeurs. En effet, les dessinateurs créent des codes de représentations faits d'attributs symboliques et d'attitudes stéréotypées circulant ensuite dans la presse et la littérature physiologique. Ces représentations codifiées entraînent une reconnaissance immédiate du lecteur de ce type de littérature²².

3.2 Physiologie du grippé

La représentation du grippé sous la monarchie de Juillet comporte bien des traits communs avec la littérature des Physiologies. Car le grippé est un « type » au même titre que la grisette ou l'étudiant. La physiologie du grippé repose, comme c'est le cas pour toute la littérature de types, sur des attributs métonymiques. Le nez qui goutte, le bonnet, l'œil vitreux, les pantoufles et la tenue d'intérieur négligée en sont quelques-uns. On peut y associer des postures, comme celle du personnage enfoncé dans son fauteuil au coin du feu et buvant du bouillon. Nous avons déjà croisé plusieurs fois le métonymique mouchoir, l'attribut par excellence du grippé. Valérie Stiénon, étudiante à la suite des travaux de Nathalie Preiss la poétique des Physiologies, souligne le rôle des accessoires dans cette littérature. « L'importance des objets dans les physiologies est manifeste. Ils y jouent un rôle de premier plan et s'y trouvent principalement traités pour les significations qu'ils sont susceptibles de livrer à propos de leur rôle dans l'évolution du lien social et dans ses règles de fonctionnement. Gant, chapeau et parapluie se voient même consacrer une physiologie spécifique. » (2011, p. 32). Notons d'ailleurs que certains signes visuels de la grippe, tels le bonnet de coton et la chemise de nuit, sont partagés avec d'autres types, ceux-là sociaux, en particulier celui du bourgeois. En quelque sorte, la dévalorisation du grippé passe également par cet « embourgeoisement » forcé : femme du monde ou homme politique, artiste ou militaire, tous sont forcés par la grippe à adopter les mêmes accessoires, qui sont *aussi* ceux du bourgeois. L'exemple vu plus haut, du comte de Salvandy, « croqué » au chevet de son lit, vêtu d'une chemise de nuit et du synecdochique bonnet de nuit, en témoigne.

Ce nouveau type créé ex nihilo est un être privé de ses capacités physiques, amoindri par ses éternuements et ses courbatures. L'effet comique vient de la célébration à outrance d'un type que sa représentation graphique même situe sur le plan de la médiocrité. La bénignité de l'affection éloigne définitivement toute connotation

22. « Le “bonnet de coton” du bourgeois, son gros ventre et son haut de forme, le chapeau carré de l'artiste ainsi que ses longs cheveux, la casquette du gamin et ses habits trop grands, ou encore la pipe de l'étudiant, sont autant de signes qui constituent les “armes parlantes” d'un type, selon le procédé créé par le portrait-charge. » écrit ainsi Amélie de Chaisemartin (2019, p. 623).



Figure 23. G. Doré, « La Grippe en 1848 ». Détail de la fig. 16. BnF.



Figure 24. (Couailhac, 1842, p. 54.) Dessins d'Henri Emy et Alcide-Joseph Lorentz.

inquiétante et peut laisser la place au ridicule. Figure amorphe, difforme (couches de vêtements superposés), manquant singulièrement de panache, le grippé ou la grippée évoque la sphère domestique, la trivialité du coin du feu et de la tisane (fig. 23). C'est pourquoi, associer, comme nous l'avons vu, la grippe au divertissement et à la frivolité mondaine, revient à proposer une caricature de caricature, à jouer sur un double niveau de représentation.

Le lien entre la grippe et le genre des physiologies, mais aussi entre la grippe et le carnaval, apparaît explicitement dans une illustration pour la *Physiologie du jour de l'an* (fig. 24) : désignés à la compréhension du lecteur par leur bonnet de coton, de nombreux malades se pressent à la devanture d'un libraire pour s'y procurer la *Physiologie du carnaval* (de fait, la *Physiologie de l'Opéra, du Carnaval, du Cancan et de la Cachucha* « par un vilain masque » venait de paraître).

L'illustration rappelle d'ailleurs la vignette de Huart pour la toute récente (1841) *Physiologie du flâneur*, montrant un flâneur dévalisé par un voleur pendant qu'il est perdu dans sa contemplation de la devanture de l'éditeur. Il s'agit là d'une stratégie promotionnelle bien huilée, comme le démontre Anne O'Neil-Henry²³. La réflexivité du phénomène

23. « Their promotional strategy was just one of many factors contributing to the predominance of La Maison Aubert's *physiologie* series. [...] In fact the lack of advertisements for the *Physiologies-Aubert* speaks once again to La Maison Aubert's keen manipulation of the marketplace; no longer was it deemed profitable to promote a product that was unlikely to sell as well. Philipon and Aubert worked at the beginning of the market for advertising. Analysis of their ads shows a shrewd understanding of

(la physiologie référant à la physiologie) est aussi, dans une logique cyniquement commerciale, récupération constante de motifs réagencés en fonction du contexte, mais finissant par former un tout dans la représentation imposée au lecteur/spectateur²⁴. En l'occurrence, « grippe » (et ses attributs) renvoie à « carnaval » et tous deux renvoient à « physiologie », l'ensemble orientant le lecteur vers la boutique d'Aubert ou celles de ses imitateurs ! On a bien là ce que Denis Saint-Amand et Valérie Stiénon ont justement qualifié d'« autotélisme burlesque » (2010, p. 168). Nous nous sommes penchée sur la triade grippe-carnaval-physiologie, Denis Saint-Amand et Valérie Stiénon rapprochent quant à eux le métadiscours des physiologies, faussement dépréciatif, de l'épidémie de choléra : « Enfin, l'article « La Physiologie-Morbus » non signé dans *La Caricature* du 26 septembre 1841 rappelle que cette autodépréciation peut aussi se lire à travers le paradigme hygiéniste, la prolifération du genre étant assimilée à l'épidémie, fléau particulièrement préoccupant depuis que le choléra-morbus a fait des ravages à Paris en 1832 » (2012, p. 164).

Il est tout à fait significatif qu'avec l'esprit auto-réflexif qu'on connaît aux auteurs de physiologies, qui n'hésitent pas à dénigrer leurs propres œuvres et à interroger leurs procédés (voir par exemple *La Physiologie des physiologies*, chef d'œuvre de second degré), le *Charivari* rapproche l'esprit du physiologiste cherchant un sujet susceptible de plaire, de celui des charlatans se frottant les mains à l'arrivée d'une épidémie.

Le physiologiste se précipite avidement sur les actualités, dans l'espoir qu'elles lui fourniront quelque chose de neuf à dire. Il est peut-être le seul qui, avec les pharmaciens et les philanthropes toutefois, n'ait pas maudit la visite que nous a faite le choléra, car elle lui a fourni une physiologie fort piquante, celle du cholérique. En ce moment il prépare *La physiologie du Grippé* [...]. (*Le Charivari*, 19 mars 1837)

On ne peut que rêver à ce qu'aurait été cette Physiologie d'après les constantes que nous avons dégagées.

Conclusion

La grippe est ainsi devenue l'instrument inattendu d'une satire politique et sociale bon enfant, bien éloignée de l'invective juvénalienne. Mais elle n'a pas vocation à la dénonciation sérieuse et durable de partis politiques, de mannes médicinales ou de modes culturelles. Tout au long du règne de Louis-Philippe, la grippe deve-

the new tools for producing and selling texts and offers insight into the brief but successful run of these short volumes, in particular those of the Aubert brand. » (O'Neil-Henry, 2017, p. 45)

24. Logique de marketing avant l'heure, très bien décrite par Denis Saint-Amand et Valérie Stiénon : « il y a le *puff* et ses renvois d'ascenseur, qui suscitent des accointances de promotion réciproque. Ainsi du *Charivari* qui fait la publicité des Physiologies, celles-ci thématissant à leur tour les articles du *Charivari*, tout ce beau monde se côtoyant autour de Charles Philipon. » (2010, p. 170).

nue *leitmotiv* finit par acquérir une « personnalité propre », avec des caractéristiques reconnaissables, qui, à leur tour répétés, constituent *in fine* une véritable typologie.

La typification du grippé est acquise lorsque le type est reconnaissable en dehors de référents chronologiques, lorsqu'il échappe à la temporalité. C'est en quelque sorte chose faite si l'on se réfère aux planches de 1848, venant après une dizaine d'années de représentations régulières de la grippe. Bien que se référant à l'actualité (la grippe de 1848), les images, devenues topiques, échappent précisément à cette inscription dans un espace-temps immédiat. Marie-Ève Thérénty a étudié la « fiction d'actualité » marquée par une quasi simultanéité entre l'événement et sa transposition dans la diégèse (Thérénty, 2007), et la présence de chronosèmes²⁵. Or le titre donné par Gustave Doré à sa lithographie, « La Grippe en 1848 », introduit aussi un chronosème ayant sans doute pour objet de retenir l'attention du lecteur contemporain. Pourtant le chronosème est bien un leurre ici, dans la mesure où aucune des vignettes de Doré ne renvoie à l'actualité (à la différence de la captivité d'Abd-el-Kader chez Cham). Cette grippe de 1848 a toutes les caractéristiques, y compris iconiques, de celles de 1831, 1833 ou 1837. Il s'agit donc là uniquement d'un procédé de captation sinon de la bienveillance, du moins de la connivence du lecteur. En réalité, la grippe de 1848 reprend les codes de la représentation désormais tacitement admise par le lectorat.

C'est dire que, même si aucune physiologie de la grippe n'a vu le jour, bien qu'elle fût annoncée, la typologie est désormais admise. Le grippé avait décidément sa place dans les physiologies, quelque part entre le flâneur et le carnaval, le bourgeois et le bal Musard...

RÉFÉRENCES

- Augier, J., Labie, Ch., et Lamelière, E. de. (1837). *Les Giboulées de mars, poisson d'avril en onze morceaux*. Lyon : Boitel.
- Bar-Hen, A. et Zylberman, P. (2015). La presse parisienne et la grippe "espagnole" (1918-1920). *Les Tribunes de la santé*, n° 47, 35-49.
- Bescherelle, L.-N. (dit l'ainé). (1844-45). Grippe. Dans L.-N. Bescherelle (dir.), *Dictionnaire classique et élémentaire de la langue française* (p. 166). Paris : Têtu et Cie.
- Bourdin, Dr. (1851). Grippe. Dans A. de Saint-Priest (dir.), *Encyclopédie du dix-neuvième siècle : répertoire universel des sciences, des lettres et des arts* (p. 748-749). T. XIII. Paris : Au bureau de l'Encyclopédie du XIX^e siècle.
- Couailliac, L. (1842). *Physiologie du jour de l'an*. Paris : Raymond-Bocquet.
- Chaisemartin, A. de. (2019). *La Caractérisation des personnages de roman sous la monarchie de Juillet. Créer des types*. Paris : Classiques Garnier.
- Clairville (Louis-François-Marie Nicolaïe, dit). (1838). *Mathieu Laensberg est un menteur*, re-

25. « Un chronosème est un élément du cadre spatiotemporel des fictions qui réfère à une date : roman avec leur date de publication, journal avec la date, représentations théâtrales, événement politique marquant. » (Thérénty, 2003b, p. 444).

- vue en un acte mêlée de couplets. Paris : Marchant.
- Dorvault, F. (1847). *L'officine, ou Répertoire général de pharmacie pratique*. Paris : Labé.
- Duchesne, A. (1847). Échos du monde parisien. *Journal des femmes. Revue littéraire, artistique et d'économie domestique*, 557-559.
- Duras, L. (1837). Chronique. *Revue du Centre*, 1^{ère} année.
- Girardin, D. de. (1843). *Lettres parisiennes*. Paris : Charpentier.
- Grimaud de Caux, G. (1834). Grippe. Dans G. Grimaud de Caux (dir.), *Dictionnaire de la santé et des maladies* (p. 359-360). Paris : Au bureau de la Gazette de Santé.
- Huart, L. (1841). *Physiologie du Médecin*. Paris : Aubert.
- Kerr, D. (2000). *Caricature and French political culture 1830-1848. Charles Philipon and the illustrated press*. Oxford : Clarendon Press.
- Lorain, P. (1836). Grippe. Dans P. Lorain (dir.), *Abrégé du dictionnaire de l'Académie française*. T. 1 (p. 698). Paris : Hachette.
- Nau, F. (1776). *La Grippe, comédie épisodique, en prose et en un acte ; suivie de Réflexions curieuses & amusantes sur l'état actuel du Théâtre Français*. Par M.****. Paris : J.-F. Bastien.
- O'Neil-Henry, A. (2017). *Mastering the Marketplace. Popular Literature in Nineteenth-Century France*. Lincoln : University of Nebraska Press.
- Parent, A. (1845). CATARRHE PULMONAIRE. Dans A. Parent (dir.), *Nouveau dictionnaire de santé, à l'usage de tout le monde, indiquant les moyens de se conserver toujours en bonne santé, ou de se guérir facilement si l'on était malade* (p. 79-85). Paris : Librairie de Leriche.
- Preiss, N. (1999). *De la poire au parapluie. Physiologies politiques*. Paris : Champion.
- Saint-Amand, D. (2013). *Le Dictionnaire détourné. Socio-logiques d'un genre au second degré*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Sandras, A. (2020). L'humour face aux épidémies – Partie I. Le Charivari, le choléra et la grippe entre 1832 et 1870. Dans *L'Histoire à la BnF*, 27/03/2020. <https://histoirebnf.hypotheses.org/9197>
- Schneider, G. (1996). L'allégorie de la liberté dans *La Caricature* (1831-1834). Dans P. Régnier, R. Rütten, R. Jung, et G. Schneider (dirs.), *La Caricature entre République et censure. L'imagerie satirique en France de 1830 à 1880 : un discours de résistance ?* (p. 96-112). Lyon : Presses universitaires de Lyon. <https://doi.org/10.4000/books.pul.7889>
- Stiénon, V. (2011). Le type et l'allégorie : négociations panoramiques. *Romantisme*, 152, 27-38.
- Stiénon V. et Saint-Amand D. (2010). Parodie de la science et réflexivité. *La Physiologie et le dictionnaire dans le champ littéraire français du XIX^e siècle. MethIS : Méthodes et Interdisciplinarité en Sciences humaines*, vol. 3, 159-183.
- Thérenty, M.-È. (2003a). Pour une histoire littéraire de la presse au XIX^e siècle. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 103, 625-635.
- Thérenty, M.-È. (2003b). *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*. Paris : Champion.
- Thérenty, M.-È. (2007). *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*. Paris : Seuil.
- Vagneron, F. (2014). Une presse influencée ? Le traitement journalistique de la pandémie de grippe « russe » à Paris (1889-1890). *Le Temps des médias*, 23, 78-95.
- Van Engelgom [pseud. de Jules Lecomte]. (1837). *Lettres sur les écrivains français*. Bruxelles : s.n.

FIGURES

Cham [pseud. D'Amédée de Noé] (9 janvier 1848). Revue comique de la semaine. La grippe. *Le Charivari*. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3064419z/f3.item>

Cham [pseud. D'Amédée de Noé] (30 mars 1851). Revue comique de la semaine. *Le Charivari*. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3057405k/f3.item>

Cham [pseud. D'Amédée de Noé] (17 janvier 1858). Croquis. *Le Charivari*. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k30561161/f3>

Daumier, H. (25 mai 1845). La suette de M. de Salvandy. *Le Charivari*. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3055252x/f2.item>

Doré, G. (1848). La Grippe en 1848. [Estampe]. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10319736g.item>

Grandville [pseud. De Jean Ignace Isidore Gérard]. (7 juillet 1831). La Grippe. [Lithographie]. *La Caricature morale, religieuse, littéraire et scénique*. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53006463m>

Monta [pseud. De Henri de Montaut]. (1848). Fin des infortunes d'une dame qui a voulu donner un bal. *Album du Journal pour rire*. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9106350v/f72.image>

[Illustrateur non identifié]. (6 décembre 1847). La grippe à Paris. *Le Charivari*. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3048100h.item>

[Illustrateur non identifié]. (21 décembre 1847). L'opportunité de la grippe. *Le Charivari*. BnF.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3048115z/f2>

RÉSUMÉ : La période de la Monarchie de Juillet est jalonnée d'épidémies de grippe, dont il est régulièrement rendu compte dans la presse. Étonnamment, tandis que les effets de ces épisodes contagieux sont systématiquement minorés, la grippe elle-même fait l'objet de nombreuses charges textuelles et visuelles et d'analogies avec la vie politique, sociale, économique et culturelle. La Grippe aux mille visages, mégère, diable ou femme du monde, est déjà celle que Cham nommera « la lionne de la saison » en 1858. Épidémie obligeante, elle s'associe au carnaval et aux bals qu'elle perturbe ou agrmente. L'article s'interroge sur le choix d'un tel motif comme moyen satirique et évoque les modalités de cette charge qui passe simultanément par l'atténuation et l'outrance. C'est du côté de la littérature des Physiologies qu'il convient de chercher l'explication de cette typification de la grippe et celle de son statut de « mal à la mode ».

Mots-clés : grippe, épidémie, caricature, Physiologies, types, presse

The flu as a “mal à la mode”: caricatural glimpses of an epidemic in the French press between 1830 and 1848

ABSTRACT: Under the reign of King Louis-Philippe, 1830-1848, France was severely visited by a number of epidemics, namely, influenza, which were regularly reported in the press. Although the effects of such epidemics were methodically undervalued, the flu was frequently caricatured as offering analogies with the political, social and cultural life of the time. It was often endowed with the characteristics of a rational being, she-devil, woman of distinction or termagant of a wife! In 1858, Cham will even call it “the lioness of the day”. The flu will be found congenial with such social assemblies as carnivals or balls, which it either disrupted or embellished. The present paper deals with the satirical purport of the flu, whether underrated or exaggerated, showing at the same time how it became typified as a “mal à la mode” akin to *Physiologies*, a widely-discussed topic at that time.

Keywords: influenza, epidemics, caricature, *Physiologies*, types, press